

PENSÉE
DE MALEK
BENNABI

22) La colonisabilité

Si Bennabi a créé le néologisme, la thèse qu'il recouvre n'est pas nouvelle. Depuis l'adage universel selon lequel «l'union fait la force» aux constats des historiens qui se sont penchés sur la chute des empires et l'étude du déclin des civilisations, tout le monde convient qu'une nation ou une civilisation n'est pas tant défaite par des agressions extérieures que par la perte de sa cohésion interne (lutttes intestines, schismes religieux, disparition de l'esprit collectif, cassure de l'unité nationale...). Lorsque les liens qui unissent les membres d'une communauté se relâchent, ceux-ci perdent le sens collectif et se démobilisent des tâches d'intérêt général. Là où le sens collectif existe, il est possible de parler de nation, d'opinion publique, de majorité silencieuse, de gouvernement du peuple et de démocratie. Mais là où il n'existe pas, il est impossible de parler d'Etat, de société ou de dynamique de développement.

Cette thèse, nouvelle et inattendue dans le contexte algérien de l'époque coloniale, fait bondir les milieux nationalistes algériens et réagir furieusement les cercles intellectuels qui y voient une invalidation de leur militantisme anticolonial et une justification du colonialisme. Bennabi fait presque figure de traître car ce concept a été perçu comme une offense aux sentiments patriotiques et nationalistes, une dénaturation des faits de l'histoire, une culpabilisation des Algériens alors que tout le monde se complaisait dans le rôle de la victime. C'est comme s'il était venu leur dire : vous êtes doublement coupables, d'être colonisés et d'être colonisables.

Il écrit dans *Vocation de l'islam* : «Il y a un processus historique qu'il ne faut pas négliger sous peine de perdre de vue l'essence des choses, de ne voir que leurs apparences. Ce processus ne commence pas par la colonisation, mais par la colonisabilité qui la provoque. D'ailleurs, dans une certaine mesure, la colonisation est l'effet le plus heureux de la colonisabilité parce qu'elle inverse l'évolution sociale qui a engendré l'être colonisable : celui-ci ne prend conscience de sa colonisabilité qu'une fois colonisé. Il se trouve alors dans l'obligation de se "désindigéniser", de devenir incolonisable, et c'est en ce sens qu'on peut comprendre la colonisation comme une "nécessité historique". Il faut faire ici une distinction fondamentale entre un pays simplement conquis ou occupé, et un pays colonisé. Dans l'un, il y a une synthèse pré-existante de l'homme, du sol et du temps qui implique un individu incolonisable. Dans l'autre, toutes les conditions sociales existantes traduisent la colonisabilité de l'individu : dans ce dernier cas, une occupation étrangère devient fatalement une colonisation. Rome n'avait pas colonisé mais conquis la Grèce. L'Angleterre, qui a colonisé 400 millions d'Hindous parce qu'ils étaient colonisables, n'a pas colonisé l'Irlande, soumise mais irrédentiste. Par contre, le Yémen qui n'a jamais cessé d'être indépendant n'en a tiré aucun profit parce qu'il était colonisable, c'est-à-dire inapte à tout effort social. D'ailleurs, ce pays ne doit qu'au simple hasard des conjonctures internationales d'avoir conservé son indépendance. Le Maroc, bien qu'indépendant jusqu'en 1912, n'avait pas tiré profit de l'expérience de l'Algérie colonisée à ses propres frontières depuis un siècle. Et c'est seulement à partir du moment où il est tombé sous le joug de la colonisation qu'il a entrepris de véritables efforts de redressement sous l'impulsion de Sidi Mohamed Ben Youssef. Ainsi donc, la colonisation n'est plus la cause première à laquelle on puisse imputer la carence des hommes et la paresse des esprits dans les pays musulmans.

Pour porter un jugement valable en ce domaine, il faut suivre le processus colonial depuis son origine, et non pas s'en tenir au seul moment présent : il faut le saisir en sociologue et non en politicien. On se rend compte alors que la colonisation s'introduit dans la vie du peuple colonisé comme le facteur contradictoire qui lui fait surmonter sa colonisabilité. Si bien que, par l'intermédiaire du colonialisme qui se fonde sur elle, la colonisabilité devient sa propre négation dans la conscience du colonisé, celui-ci s'efforçant alors de devenir non colonisable... Une conclusion logique et pragmatique s'impose donc, c'est que, pour se libérer d'un effet, le colonialisme, il faut se libérer d'abord de sa cause, la colonisabilité.»

Ceux à qui s'adressait cette audacieuse mise au point la reçurent comme un blanchiment du colonialisme. Mais passé les premières réactions et les récriminations contre son auteur, l'analyse produisit l'effet d'un coup de fouet sur les consciences car elle était aussi un appel à l'acte de libération. C'était comme s'il leur avait lancé un défi : «Prouvez à vous-mêmes que vous n'êtes pas colonisables !»

Et les Algériens les prouveront quelques années plus tard de la plus belle façon. Il a suffi de la détermination de quelques dizaines d'hommes pour que le processus de libération s'engageât. Huit ans après, le colonialisme disparaissait de l'Algérie.

Ceux à qui s'adressait cette audacieuse mise au point la reçurent comme un blanchiment du colonialisme. Mais passé les premières réactions et les récriminations contre son auteur, l'analyse produisit l'effet d'un coup de fouet sur les consciences car elle était aussi un appel à l'acte de libération. C'était comme s'il leur avait lancé un défi : «Prouvez à vous-mêmes que vous n'êtes pas colonisables !»

Par ce concept, Bennabi a donc voulu désigner un état des relations sociales, une qualité des rapports entre les individus, une pathologie sociale qui empêche toute dynamique sociale... Beaucoup de peuples qui se sont libérés du colonialisme au cours du dernier siècle ont vu leur état empirer et eux régresser, revenir à l'anarchie, la guerre civile et aux querelles tribales. Face à l'ennemi, ils ont pu s'unifier, agir de concert, mais sitôt celui-ci parti ce fut le retour à la division, à la corruption, aux coups d'Etat... La colonisabilité prend alors un nouveau visage : elle devient sous-développement, dépendance extérieure, endettement, incapacité à se prendre en charge... Il n'y a pas de corrélation entre les vertus patriotiques et la notion de civilisation, comme il y a une différence énorme entre l'héroïsme des individus et leur aptitude à mettre en place une société et un Etat qui fonctionnent et durent. Une société peut paraître encore prospère mais elle est déjà malade quand son réseau des relations sociales est atteint, à la manière dont le virus HIV atteint le système immunitaire de l'homme apparemment en bonne santé. La maladie sociale ne frappe pas les personnes mais les rapports qui les lient : le «moi» des individus s'hypertrophie et l'individualisme se retourne contre le corps social ; les gens deviennent réfractaires à la règle, à la loi, à la contrainte sociale ; ils se comportent sans égard pour le bien public ou l'intérêt commun, chacun s'efforçant d'arracher ce qu'il peut à la collectivité : l'action concertée devient difficile ou impossible. Il écrit dans *Naissance d'une société* : «Quand on étudie les maladies d'une société sous divers aspects — économique, politique, technique — on étudie en fait les maladies du "moi" dans cette société,

maladies qui se traduisent en inefficacité de son réseau social. Et quand on oublie ou qu'on néglige cette considération d'ordre psychologique, on juge de l'apparence des choses au lieu de juger de leur essence. On cherchera par exemple à appliquer dans le domaine économique des solutions techniques suggérées par des spécialistes européens ; mais ce sont des solutions parfois inefficaces parce qu'elles ne correspondent pas aux données du "moi" dans les pays musulmans.»

Bennabi a écrit *Les conditions de la renaissance* (1949) où il a parlé pour la première fois de cette notion dans un esprit de bréviaire : faire prendre conscience aux Algériens des causes de leur état de décadence et de colonisabilité et désigner les voies et moyens de leur dépassement qu'il a justement nommées conditions de la renaissance. Il commence par établir une distinction entre les facteurs endogènes de l'inefficacité, dus à la colonisabilité, et les facteurs exogènes imputables au colonialisme. Il appelle «coefficient autoréducteur» l'ensemble des dispositions mentales par lesquelles un colonisé entretient son impuissance et justifie son incapacité.

Ce complexe, constate-t-il, prend dans la vie quotidienne la forme de deux psychoses : celle de la «chose facile», sentiment qui conduit à l'action aveugle, et celle de la «chose impossible», sentiment qui

empêche l'action et se manifeste dans les affirmations du genre : 1) Nous ne pouvons rien faire, parce que nous sommes ignorants ; 2) Nous ne pouvons accomplir cela, parce que nous sommes pauvres ; 3) Nous ne pouvons envisager cette œuvre, parce qu'il y a le colonialisme.

A ces prétextes, il oppose des questions précises et déroutantes : que font les cadres instruits qui existent déjà pour réduire l'ignorance ? Quel est le taux d'efficacité sociale des moyens financiers détenus par la bourgeoisie musulmane ? Le coefficient autoréducteur superpose donc ses effets à ceux du coefficient colonisateur : «Que le musulman n'ait pas tous les moyens désirables pour développer sa personnalité et actualiser ses dons, c'est le colonialisme. Mais que le musulman ne songe même pas à utiliser efficacement les moyens déjà disponibles, à fournir le sur-effort nécessaire pour relever son niveau de vie, même par des moyens de fortune, qu'il n'utilise pas son temps dans ce but, qu'il s'abandonne au contraire au plan d'indigénisation, de chosification, assurant ainsi le succès de la technique colonisatrice, c'est la colonisabilité.» (*Vocation de l'islam*). Pour lui, le dénominateur commun entre la décadence et la Nahda est l'homme post-almohadien qui survit sous des aspects divers. Toute étude de la société musulmane peut être ramenée à une étude psychologique de cet homme «qui était d'un côté capable de tendre simplement la main pour décrocher la lune, à ses yeux "chose facile", et qui, d'un autre côté, "n'aurait pas bougé le petit doigt pour chasser une mouche au bout de son nez, à ses yeux" "chose impossible"». Et Bennabi de donner un échantillon de cette «psychose», quand «les Etats arabes

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr



se trouvèrent soudain, en 1948, engagés avec une joyeuse légèreté dans l'affaire de Palestine qui paraissait aux dirigeants "une chose si facile"»⁽¹⁾.

Au moment où il compose *Les conditions de la renaissance*, il pense que même en situation d'absence de l'Etat il est possible de mobiliser le potentiel d'une société pour lutter contre l'analphabétisme et la pauvreté. Un fait, tiré de l'expérience vécue, l'avait frappé et conforté dans ses vues. Après la défaite et l'occupation de la France, le décret Crémieux qui avait mis sur un pied d'égalité juifs et Français est abrogé en octobre 1940. Les autorités françaises en Algérie appliquent à la communauté juive le *numerus clausus* dans l'enseignement.

A la rentrée de 1941, près de 20 000 élèves sont renvoyés de l'enseignement public. La communauté juive s'organise aussitôt pour faire face à la situation et développe un réseau d'enseignement privé dans toutes les villes d'Algérie qui prend en charge l'ensemble de la population scolaire, ce qui rend sans effet le *numerus clausus* instauré par le gouvernement de Vichy.

Bennabi oppose cet exemple vivant à la stérile politique de revendication suivie par les politiciens algériens de l'époque. Il écrit dans *Les conditions de la renaissance* à ce propos : «En somme, on voulait appliquer à toute leur vie dans ses activités intellectuelles, professionnelles et même confessionnelles un coefficient réducteur par lequel on visait à les diminuer socialement et moralement. Mais la réaction des Israélites fut prompte : dans chaque famille des cours furent organisés avec des docteurs, des ingénieurs, des avocats pour maîtres bénévoles. Jamais les synagogues ne furent plus pleines, ni l'activité du commerce juif plus débordante. La communauté juive a traversé victorieusement les heures dures, malgré le coefficient réducteur : les enfants juifs n'ont pas perdu un seul cours, leurs parents n'ont pas perdu une boutique, les synagogues n'ont pas perdu un seul fidèle. Les Juifs ont triomphé parce qu'ils ont éliminé en eux toute cause de perte, de gaspillage, de dispersion, de superfluité. Ils ont vaincu le coefficient réducteur parce qu'ils étaient exempts du coefficient auto-réducteur.»⁽²⁾

Bennabi n'est pas le seul à avoir relevé cette différence fondamentale dans le comportement des communautés juive et algérienne devant les épreuves de l'Histoire. Dans un livre rédigé un demi-siècle après par deux auteurs juifs, une gravure de Philippoteaux datant des premières années de la colonisation de l'Algérie est commentée en ces termes : «1840. Une rue d'Alger. Un groupe d'Arabes et de Maures devise paisiblement : l'un a une moustache frisée et l'air martial, il se drape dans un burnous ; l'autre présente la tournure du marchand citadin ; un autre encore porte de larges pantalons bouffants... A l'arrière-plan, silhouette sombre et démarche décadente, passe un juif algérois.